



# Instants de nuit

**RÉSUMÉ** > *Pour ce dossier Place Publique a saisi des instantanés nocturnes, à des moments précis où la ville vit autrement. Notre collaborateur Gilles Cervera a pris sur son sommeil pour aller à la rencontre de celles et ceux qui vivent la nuit, loin des circuits attendus. La nuit à Rennes, l'ambiance change et les langues, parfois, se délient. Florilège de rencontres au fil des heures sans soleil.*



TEXTE > **GILLES CERVERA**

La nuit, s'il est dit que les chats sont gris, rien ne s'arrête ou si peu. Le trafic automobile ou ferroviaire est calmé, le commerce arrêté, image au ralenti.

Une autre pulsation urbaine s'installe. Plus ouatée, davantage ignorée, bien présente. Les services régaliens veillent, l'allumeur de réverbère a rassuré, le « dormez bonnes gens » est entonné par des salariés plus pâlichons mais tout aussi vibrants. Lesquels permettent aux salariés du jour de trouver sur les ordinateurs les messages urgents, dans les banques les transferts d'argent, dans les bannettes le courrier ou les journaux à peine imprimés dans les boîtes aux lettres, dans des crèches une garde atypique – encore trop rare.

Longtemps, les ouvriers du Livre ont représenté l'aristocratie nocturne. Mais chez PSA, les mainteneurs de ligne, dans les laboratoires les hygiénistes, dans les casernes de pompiers l'œil sur l'écran, la nuit travaille au jour. Les équipes de nettoyage sont à pied d'œuvre, les vigiles surveillent, les hôpitaux toument, les blocs opèrent. La nuit urbaine est jeune, les MP3 pulsent plus que de

raison, les Cité U ont pas mal de fenêtres éclairées et les bars s'étendent aux trottoirs à cause des arrêts divers. Il y a ces longs couloirs d'accès aux rues de fêtes, le triangle est connu, circonscrit mais pour y venir le soir, calme plus plat, les provisions de boissons sortent des coffres de voitures garées vite fait, les packs de bière pendent au bas des bras. Au retour, à pas d'heure, le reflux est plus sonore. La rue de l'Alma, la rue de Brest, le boulevard de Sévigné, la rue d'Antrain ou de Paris fusent en portières et en cris qui claquent.

Des poubelles deviennent des moulins à vent, les bas de gouttière en prennent. Les Don Quichotte se voient plus forts et plus grands. Reste que, si l'on croise de ces pèlerins enivrés, ou si on les voit atterrir lourdement au bas des murs du Thabor ou des haies du parc de Bréquigny, ils nous saluent comme sur un GR, le rituel surprend le passant attardé !

La nuit est longue au malade. Les pulsations des moniteurs et la scansion des cœurs rallongent l'angoisse. Ah l'angoisse, vieil avatar de la peur du noir ! Les Ehpad sont endormis avec un peu trop de chimie, l'angoisse se décuple, les pulsations de la ville dans le secret des âmes. Les chambres s'allument et s'éteignent. Et les disputes bien sûr, et les bagarres. Minuit n'est pas forcément l'heure du crime, les polars ne nous ont pas bien enseignés.

Les pulsations de la nuit ne se bloquent pas aux portes des fantômes. Les taxis roulent. Depuis que les Clarisses ont quitté la rue Brizeux, plus de laudes nocturnes, la première messe sonne à 8 h chez les Dominicains de la même rue. Les TP attaquent les chantiers de rocade. Les crieurs de Jacques Cartier sont désormais exportés entre la ZI Lorient et la Vilaine endormie. Selon les vents, les trains de fret cognent à trois temps le bloc-notes des nuits. ■

# 23 h

## Les urgences

La nuit fragmente la ville. Les urgences sont une part à part. Si loin, si proche de la ville. Espace découpé, temps fractal. Autour, dedans, parmi, les blouses blanches marchent, s'arrêtent, repartent, bues par le hublot des portes. Les voitures se garent et redémarrent. Les uniformes se mêlent. Police, BAC, ambulanciers, pas de cri, mais plutôt, en forçant l'oreille, un silence de cris.

Seul résonne à intervalles réguliers le feulement du métro voisin dans une nuit où l'hôpital semble aux arrêts : une apnée, sauf dans ce recoin des admissions, les Urgences de Pontchaillou. La salle d'attente est pleine – mais pas à ras bord – durant toutes les heures plus sombres. Une femme sort fumer sa cigarette, sa blouse bâille au vent malgré les lacets du dos, elle s'arrime au mât de sa perfusion. Derrière le paravent que les poings ont par endroits troué de colère, cinq migrants noirs parlent dans leur dialecte d'ébène. Ce sont les seules voix fortes qui se dégagent, de derrière la paroi. S'il y a des faux plats, parlons ici de faux calmes. Quelque chose pourrait déclencher une fin du monde mais rien ne se passe. Sauf l'attente interminable de l'attente.

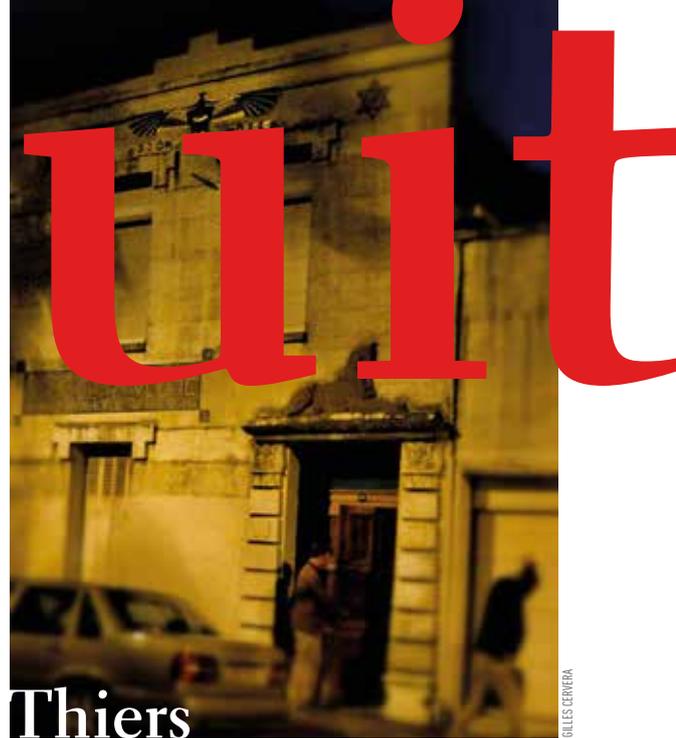
La sale attente des Rennais. La nuit. Beaucoup de familles. Ils attendent, ils ont peur, ils se taisent. Trois jeunes arrivent, des étudiants, deux garçons et une fille, ils disent qu'ils ont suivi l'ambulance, ils ne comprennent pas, tous les feux rouges ayant été grillés, d'être arrivés avant elle. Ils tournent en rond, ils s'approchent, s'éloignent, l'inquiétude les lie. Un Mongol d'un certain âge, dont la tête dodelinait, vient de s'allonger sur les trois sièges en métal rouge. Il n'est pas le seul à dormir, une bouteille de soda à ses pieds. Deux hommes assis, la tête retombée sur leur poitrine. D'autres se lèvent, s'asseoient. Vont et viennent entre dedans et dehors.



Le mur dehors en témoigne. Des traces noires verticales. Tellement de semelles se sont frottées à ce muret-là. Les ambulances défilent, descendent par le tunnel, les portes à glissières se lèvent. Les trois hommes en blanc se redressent à l'arrivée des gyrophares. Les façades sont striées de bleu, d'éclats rouges, les lampes sont brutales comme la crainte que la vie stoppe. Un homme et deux femmes arrivent à pied. Une fille claudique, s'arrête, elle s'appuie sur eux. Elle crie. Elle pleure. Ils sortent de l'allée sombre qui monte du Pont Legraverend et débouchent en pleine lumière, ils la portent, elle se dégage, ils l'attrapent. Peur qu'elle s'effondre. Les soignants sont calmes. Ils marchent, traversent, sans regard. Ils ont des horaires tendus, des temps sans pause, ils passent d'une situation à l'autre, les heures de travail loin des compteurs, de soin, de vie qui peut céder : « Restez avec nous, restez avec nous ! ». La civière court sous le feu des néons. Ils travaillent en flux tendu, la nuit s'avance sans que rien ne s'arrête. Ils accumulent le Compte Épargne Temps. Aux Urgences. Les familles, les proches. La police est là. Nuit du samedi, l'horloge à quartz dit que c'est dimanche. On était arrivé à 23 h. Il est 2 h 47. ■



# Minuit



## Les Frères de la rue Thiers

La rue est une impasse, le boulevard de la Tour d'Auvergne derrière est assez calme et, d'une façade assez kitsch, avec sphinx en parure, une porte sombre s'ouvre. Des silhouettes plus sombres encore se glissent.

Seules ou groupées. Furtives, mais pas que. Elles vont à pas rapides, certaines stoppant, finissant des longues discussions avec les bras qui moulinent et, en général, la sourdine des voix. Ils s'égayent vite, ces drôles de paroissiens des loges maçonniques rennaises. La Loge de la rue Thiers est historique. Son maillet bat sans discontinuer (sauf arrêt durant les années plus noires de Vichy) depuis 1748 ou 1743, on n'est pas à un cheval près ni à une surcharge sur une patente à l'encre déliée. Le démarrage est un peu flou puisque la Constitution aurait sombré en 1766 lors des troubles de Bretagne avec un Frère ayant péri en mer, les documents sur lui, mythique !

Ils sortent à petit pas. Certains tanguent plus car il y eut une journée pour chacun, sociale, artisanne, juridique ou au service de l'État. Puis une seconde journée, placée entre midi et minuit. Temporalité symbolique évidemment. Ces gens-là que vous voyez, et croyez vos contemporains, datent le jour avec quatre millénaires d'avance ! La troisième journée fut d'agapes, de festolement et de convivialité. Les débats d'après sont forcément plus vifs que ceux d'avant et la rue en colporte l'écho des derniers soubresauts. Ils rentrent chez eux. Presque les derniers habitants du symbolique. Ils logent hors du temps. Ils rejoindront leurs métiers du lendemain,

tenteront à Rennes ou plus loin d'élargir les horizons, d'appréhender autrement le social, d'ouvrir à des tolérances. Pas le pire en ces temps tendus de maintenant. Ils sortent donc à minuit (heure de tout le monde !). Des jeunes de plus en plus nombreux, des femmes de plus en plus nombreuses, des générations multiples, c'est pour cela que certains ont quitté le trottoir à petits pas plus hâtifs, avant les fameuses agapes, leur estomac n'étant plus fait pour ça ! Ils sont quatre cents à Rennes dans cette discrétion, à ferrailer sans heurt, à prendre le temps avant de parler – si certaines réunions de quartier pouvaient s'en inspirer !

La rue Thiers est courte. Hantée la nuit par ces gens au costume plutôt sombre. Ils ont fait peur naguère, ils font moins la une des journaux aujourd'hui. Ils sortent fatigués mais disent tous avoir mérité leur salaire, qui est seulement de revenir sur l'ouvrage. Hors temps. Hors d'âge. Rue Thiers ou à Saint-Jacques ou rue Legraverend. Nombre d'habitants les côtoient le jour en ignorant cette qualité qu'ils pourraient nommer défaut ! Ils se retrouvent depuis bientôt trois siècles, parlent, refont le monde, refondent les fondations, invoquant un temple. Un artisan fatigué qui, avant sa réunion maçonnique, a manié des charges sur un chantier lointain se dit moins « assagi qu'il ne voudrait », il n'a pu s'empêcher de s'assoupir, on le lui a reproché alors que « tous ces retraités sont hors sol » !

Le trottoir est vide. Il n'est que minuit dix, montre en main. Ils redescendent de 6015 à 2015 ! ■

## Au parc des Gayeulles



GILLES CERVIERA

Nuit sombre de juin. Douce. Les allées d'arbres sont éclairées, le Parc des Bois apparaît forestier, décuplé par la nuit. Plus on s'enfonce en quittant les blocs du Pâtis-Tatelin silencieux, plus des bruits singuliers fusent. Pas le brame du cerf mais des cris d'humains. Des rires surgis d'un bosquet. Cela bruisse plus on s'enfonce. On arrive au lac, non sans avoir croisé des couples serrés, ils s'en vont, ils rient, s'embrassent. Ils repartent vers la ville et nous arrivons près du lac. Sur les plages, pas mal de bouteilles éparses mais les mots qu'on distingue sont nets et quand cinq lapins détalent devant nos pas, la queue blanche en signal d'arrière, on comprend nettement que les jeunes sont aux braseros : « Je l'ai trouvé ! » C'est une voix de fille, « Tu t'appelles comment ? C'est pas lui ! Je suis pas violent... » Tout fuse très distinctement. Les musiciens devraient donner de leur premier violon la nuit. Il y a ici une de ces acoustiques ! Au fond, en basse arrière, la rocade. Plus loin, plus enfoncés sous les taillis, les migrants. Leurs voix sont plus sourdes. Les langues indistinctes. Roulés dans des couvrantes, ils s'apprêtent à dormir en dépit des cauchemars. Ceux qui nous rejoignent quand on est assis sur le talus ont vingt ans. Une vingtaine conquérante comme une vie qui débute, la fête des Gayeulles bat son plein. Il est 3 h et quelques et le garçon se pose à côté de moi. Il me tutoie et me demande si je n'ai pas vu Thomas. Il a cru que c'était moi, lui. Comment le dire ? Le jeune qui ainsi me parle a ce qu'on peut nommer l'haleine chargée. Comme tous ses congénères. Une cinquantaine, et il me livre in petto la recette de son cru, qu'il tient pour paran-

gon du « meilleur rapport qualité prix/qualité cuite » : la vodka-schweppes. Moitié-moitié, voilà la recette. Le rejoignent ses compères. Le sac à dos vissé sur le dos car l'ennui de la cuite aux Gayeulles, c'est la difficulté à ne pas perdre ni ses affaires ni ses amis. Pour y échapper, ils ont des ruses. Ils ont ainsi offert à Craët, un bon copain de prépa à Châteaubriand, un casque muni d'un mât de 1 m 50 avec un fanion fluo à la cime. Ce soir, chacun cherche Thomas. « La dernière fois qu'on l'a vu pisser contre un tronc, l'embrasser et s'affaler le front fracassé et le sang partout, il était mal. » Où est-il ? C'est la question dans cette chasse à l'homme, où le pire c'est quand on revient le lendemain à midi chercher les bouquins du lycée ou les lunettes ou la carte Korrigo et que les nettoyeurs invitent à fouiller dans la benne.

Le compère raconte comment il s'est soudain amouraché d'un pot de fleurs qu'il tenait tellement serré que lorsqu'il est sorti du dégrisement, les policiers le lui ont rendu. Arborant l'exploit de cuite comme le trophée de chasse ou la médaille d'ancien combattant : « Vous avez fait le service militaire, Monsieur ? Tous les jeunes, hein Monsieur, tous les jeunes ont toujours fait ça ! ». Ils parlent de leurs pères, ils redisent la transmission des fêtes, ce qu'ils ont subi en première année, « Il faut revenir en septembre, Monsieur, pour l'inté et puis en mai pour la désinté, le rallye cubi ou le rallye flamby et l'inénarrable bâche à glissades ». Leur société de nuit est calme, accueillante et « vraiment Monsieur, on fait rien de mal, hein ! C'est ça qu'il faut dire, on est bien ici ». Leur seul regret : ils ont enlevé les pédalos ! ■

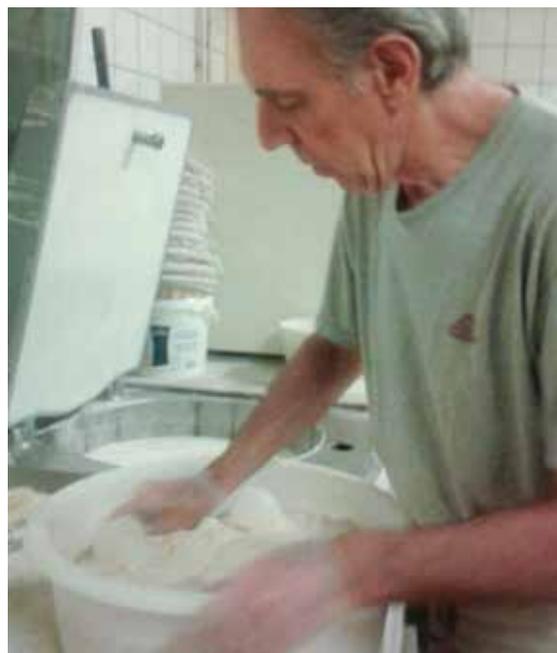


# 3 h

## À la boulangerie

Pour le boulanger Vanzato, à l'enseigne de L'épi de blé, rue de Fougères, comme à Kourou, le compte à rebours avant 7 h commence à chauffer sérieusement. Les huit cents baguettes Tradition se préparent. Certaines sont déjà cuites. Le four ne refroidira plus avant l'après-midi. Le pâtissier arrive à 4 h et les viennoiseries seront prêtes une heure plus tard.

À 5 h, rien que de l'affairement dans le fournil blanc où le boulanger travaille sans discontinuer depuis 19 h. On est samedi et le dimanche sera rude, la queue s'allongera comme un pain long, le boulanger en a décidé ainsi.



Il façonne depuis le soir et jusqu'au lendemain. La boulangerie c'est difficile, voilà ce qu'il dit. Pas une semaine sans un souci, de matériel – les machines sont sollicitées et cassent ; de personnel – trouver un pâtissier, l'apprenti peut tenir mais ce n'est pas sa place, trouver une vendeuse, Bénédicte qui a toujours voulu être libraire, va partir.

Yves Vanzato le boulanger a choisi ce métier de solitude il y a douze ans. Il a passé l'âge de la retraite et quittera « sans avoir fait le tour du métier ». Le lendemain, après son sommeil si court, ce passionné d'histoire va lire, des romans aussi, le boulanger lit dans les livres.

Et sur les lèvres des clients, le goût de son pain. Il va falloir penser au sans gluten en plus des quinze pains différents. M. Vanzato le boulanger est si seul, avec le bruit de sa radio blanche comme lui. Sauf que la radio c'est la farine, quand les cheveux du boulanger parlent d'âge. Et de soucis. Les banquiers disent 7 ans, c'est plutôt dix et puis il faut trouver l'acheteur. Drôle de choix que ce métier, M. Vanzato, maçon, fils de maçon aime le pain, excellente raison de reconversion. Son fils est étudiant et lui donne un coup de main à 5 h.

Le boulanger n'entend rien de la nuit des autres. Le silence de ses mains sur les pâtons, de la spatule contourant les cuvettes, les mains qui claquent sur un mouchoir, la chaleur de juin, « la nature » avec laquelle il travaille : les pâtes sont vivantes. 3° pour les calmer. Une mobylette traverse la nuit. Il ne l'entend pas. Le fournil nie la nuit. Une nuit immense toutes les nuits, tellement de gestes répétés, d'inox porté, trois lumbagos par an sans s'arrêter, la nuit est son choix. D'autres de ses collègues se débrouillent autrement. À 7 h, tout est prêt. Même si « les gens se lèvent tard » ! ■

GILLES CERREBA

# 4h 30

## Le livreur de journaux

Rendez-vous rue de Paris. Premier kiosquier servi, le Marigny, dès 4h 30.

Jean-Luc est haltérophile (six tonnes en une nuit), acrobate, jongleur, bavard, cultivé. Livreur de presse est un métier complet.

Une directrice de collègue a tout déclenché. Elle est entrée dans la permanence de quatrième, a demandé à la cantonade : qui veut être pâtissier ? Il a levé le doigt, alors qu'il n'y avait jamais pensé – il songeait plutôt faire des quarts sur un rafiote. Le patron l'attendait dans le bureau de la

directrice, embarqué ! Pour une vie de nuit, depuis l'âge de quatorze ans. Pâtissier, donc, puis, après avoir choisi sa femme qui vendait les gâteaux, il a pris une nouvelle décision : rouler, monter, descendre, porter, déplacer, monter, descendre, remonter. Pas besoin de sport, point de fitness.

Jean-Luc est à bord de son fourgon, trois minutes maxi par client. Chrono en main car l'alarme du magasin peut ne laisser que quelques minutes pour ouvrir et refermer, déplacer les invendus, replacer les liasses de journaux du jour ou les tonnes de quintaux de bacs de magazines qui, certains, ne seront pas même défilmés.

Jean-Luc connaît la nuit de Rennes comme sa poche. Une heure pour ses neuf kiosquiers du centre, quinze autres à livrer entre Villejean et Vignoc. Se méfiant des chauffards, pas une nuit sans feu rouge grillé. S'amusant des fêtards. Ah, la nuit du vendredi, le slalom entre les canettes qui explosent sous les roues, les « Monsieur, ramenez-moi à Villejean ! Monsieur, il y a une place dans votre camion ? Monsieur, je vous aide ! ».

Jean-Luc sourit de ces rencontres, sûr de ses gestes, monter, descendre, déplier le diable, pousser, lever le rideau de fer, recharger le camion : au total, il charge une tonne six, la décharge, recharge une tonne quatre d'invendus qu'il va sortir au dépôt des Veyettes, de retour à 9h : calculez. Six tonnes dans les pattes, le dos, les bras. Tout travaille.

Admiration hululante des chouettes au parc des Tanneurs. Chats qui filent rue de Paris. « Chiotte municipale », à la porte du kiosquier rue de Toulouse. Jean-Luc bat des records, avec France Bleu Armorique en fond sonore. À dix mois de la retraite, le transporteur de presse qui dort quatre heures – et ça suffit – dit qu'il continuera. Sinon sa femme serait inquiète. ■



GILLES CERVEIRA



GILLES CERVEIRA



# 5h

## Le premier train

5h 32. La gare est calme. La nuit s'efface. L'aube point, orange à l'est, encore sombre vers Brest. Deux marginaux au chaloupeement lourd hantent la plateforme déserte où le kiosquier délace ses paquets de journaux. Les voyageurs arrivent un par un, l'agent de quai les reconnaît, ils ne parlent pas, sourient à peine. Les « habitués du premier » plutôt du genre mutiques. « Des voyageurs » ? Non, « les clients de Paris ».

Petite serviette en cuir. Ils s'installent, un par un, ouvrent l'ordinateur ou referment les paupières. Un groupe descend l'escalier, trois « costume-cravate » sans cravate, deux hommes, une femme, « à tout à l'heure », ils se le disent mezza voce pour ne pas réveiller les wagons. On ne parle plus de wagon ! Ils vont d'abord dormir, ils se donnent rendez-vous dans une heure Voiture 4. On parle de voiture. À plus, au petit déj'.

L'agent de quai remonte, répond au talkie-walkie, il me dit qu'avec la LGV, il y a encore plus de ces gens « quibossapari ».

La gare à nouveau silencieuse. Quelques-uns, accoudés, chez Segafredo, prennent le café dans le sombre. Les gens arrivent, de plus en plus nombreux. Le silence bourdonne et soudain deux grands cris. Deux touristes anglais, sac à dos vertigineux, alcoolisés, insultent un panneau électronique. Le silence retombe, bruisant des gens de plus en plus nombreux, pas pour le TER de Saint-Malo, Pontchaillou, Chevaigné, Saint-Germain-sur-Ille etc, mais pour le Lille-Europe de 6h 09.

La gare enfle. Gonfle. En file indienne oblique sur l'escalator, les sacs à dos, les tentes, les chapeaux de paille, l'été pousse ses fournées bâties, Valentin ouvre son deuxième rideau, les petits pains se vendent comme des petits pains,



GILLES CERVEIRA



GILLES CERVEIRA

la gare est pleine, puis vide, le Rennes-Lille s'en va, via Roissy. Les gens parlent bas, devant le composteur se croisent des hommes d'affaires déjà en affaires.

6h 35. Le train de Paris. Les hommes ouvrent le portable sitôt assis. Ils ne parlent pas. Les femmes sont plus nombreuses, robes légères précaniculaires, elles téléphonent aux enfants, s'assurent qu'ils se lèvent. La gare vit par à-coups. Le matin est orangé. Les rails scintillent dans la lumière d'est. ■

# 6h

## Quand la ville s'éveille

Lever de rideau. Il fait déjà grand jour en juin. La ville se lève. Les gilets fluo se voient. Les laveuses, les camions bennes, les voiturettes vont en norias. Deux hommes poussent parallèlement leur balai devant eux, chacun son trottoir, ils ne parlent pas, ils ont commencé à 4 h. La ville est vide à cette heure-là. Ne s'y croisent que les premiers passants ou les derniers veilleurs qui tentent d'ajuster leurs doigts au digicode de leur porte d'entrée. Leur seul réflexe suffit au bip, pas toujours, lançant un regard de détresse.

La ville lève son rideau. Le jet d'eau puissant est dirigé au bon endroit, le pied des murs est visé. La rue de la Soif brille du côté où elle a été rincée.

Celui qui tient la lance puissante place Rallier du Baty crie plus fort au conducteur, ils interpellent, déplorant une livraison qui les contraint à contourner la cible. L'obsession fait partie du contrat de travail, regardante, nécessaire, quelquefois impossible au vu des obstacles. Depuis sa cabine, l'homme de la balayeuse a l'œil précis. Il zigzague au gré des déchets, la nuit a tout laissé derrière elle. Les fêtards, le peuple des bars et des places ont déserté et la laveuse trace les trottoirs, remonte la piste des pisses ou du vomi, fait le trajet à l'envers.

Sur les places, ce ballet des balais pourrait faire penser à une valse, ce n'en est pas une. Le conducteur a d'autres chats à fouetter que de penser chorégraphie, rien ne reste après les ronds qu'il fait.

Les hommes en fluo commencent leur journée quand les autres s'encouettent. Dutronc chantait cette heure fraîche, ces remugles d'aube douce, les hirondelles crissent joyeusement, les pigeons laissent des traces sur les marches. Certains promènent leur chien, sac plastique à



GILLES CERVIÈRA



GILLES CERVIÈRA

la main. Le boulanger sort de son labo pour livrer, panier sous le bras, l'hôtel de luxe à côté.

Les escalators du métro remontent les premiers passagers à l'œil gris. Les deux parasols de République abritent leurs piles de journaux gratuits. Se forme une queue silencieuse devant le café-camion de la place où l'expresso succède à l'expresso.

Il est 6 h, Rennes s'éveille. Ses balayeurs, eux, s'apprentent à souffler un peu. ■